

—Parce que le plus mortel ennemi ne se conduirait point autrement que vous le faites !

—Injustice des jugements des hommes !... déclara Lascars d'un ton fatal et mélancolique, vous choisissez pour m'accuser l'heure précise où je vous apporte le bonheur.

—Le bonheur, à moi !... et venant de vous !... répliqua Pauline avec une incrédulité manifeste. Allons donc !

—Vous doutez ? demanda Lascars.

—Je fais plus que douter... je nie.

—Et cependant rien n'est plus vrai, reprit le baron, car le bonheur, pour vous, c'est la liberté, et je viens vous rendre libre.

Madame d'Hérouville attacha sur son interlocuteur un regard chargé de défiance.

—Quel mensonge nouveau, quelle infamie nouvelle, se cachent sous la parole de cet homme ? murmura-t-elle d'une voix très basse et comme se parlant à elle-même.

Lascars entendit néanmoins, ou plutôt il devina.

—Ma chère Pauline, dit-il en souriant, vous avez de moi l'opinion la plus déplorable, et je ne saurais vous en blâmer, car j'ai sur la conscience bien des torts, mais peut-être serez-vous disposée à mieux accueillir l'assurance du bon vouloir qui m'anime, quand vous saurez que mon intérêt personnel se trouve en jeu tout comme le vôtre dans la petite transaction qu'il me reste à vous proposer.

—Il s'agit d'un marché ? s'écria Pauline.

—Un marché ! le mot est dur ! répondit Lascars, mais, comme après tout, il a le mérite d'être exact, je l'accepte faute de mieux.

—Parlez donc ! reprit vivement la jeune femme, et si ce marché est déshonorant pour celui qui le propose et pour celle qui l'accepterait, je croirai sans doute à votre franchise.

—A quoi bon ces vaines injures ? s'écria Roland avec impatience, je vous prévins qu'elles ne m'atteignent pas, ou tout au moins qu'elles glissent sur moi sans me blesser... je les dédaigne et je vais droit au but. Je viens proposer un échange.

—Un échange entre nous ?

—Oui.

—Je ne vous comprends pas.

—Je me ferai comprendre, mais commençons par établir nettement la situation, de manière à ce qu'aucune ambiguïté ne puisse exister entre nous. Mes droits sur vous et sur notre enfant sont incontestables et je n'aurais qu'à les faire valoir pour vous réduire au désespoir et vous pousser aux extrémités les plus funestes. M'accordez-vous cela, madame la marquise ?...

—Je vous accorde que vous tenez mon malheur en vos mains, répondit Pauline avec amertume.

Lascars poursuivit :

—Aussi longtemps que vous m'avez cru mort vous avez été parfaitement heureuse... eh ! bien, il dépend de moi de vous rendre pour toujours un bonheur qui fut le vôtre pendant quelques années.

Pauline garda le silence.

—Il faudrait pour cela ma mort, telle est votre pensée, continua le baron, je suis de votre avis, mais rien ne ressemble plus à la mort que l'absence éternelle, et à ce propos j'aborde le terrain sur lequel nous allons vraisemblablement nous entendre.

Madame d'Hérouville fit un geste qui voulait dire, dans sa muette éloquence :

—J'écoute... hâtez-vous !...

Lascars ne mit point à l'épreuve la patience de Pauline.

—Ma chère marquise, reprit-il, je suis pauvre et vous êtes riche ; il importe de bien poser ces prémisses.

—Vous, pauvre ;... interrompit la jeune femme, ce n'est point ainsi que madame de Langeac parle de vous... vous êtes revenu des Indes, dit-elle, rapportant des richesses immenses.

—Madame de Langeac ne fait que répéter, avec une complaisance et une bonne foi dignes d'éloge, un petit roman dont je suis l'auteur, roman très utile et même indispensable pour me faire accepter dans le grand monde parisien sous le faux nom de Cavaroc que j'ai cru devoir prendre par égard pour vous.

—Mais, balbutia Pauline, ce train de maison qui est le vôtre, ce luxe oriental dont vous vous entourez... cette apparence de richesse.

—Apparence est le mot ! répliqua Lascars, ma

richesse n'a rien de sérieux. Mon luxe lui-même peut éblouir, mais il ne supporterait pas l'examen, je vis en grand seigneur, c'est vrai, mais sur le crédit que personne ici ne refuse à l'homme qu'on croit millionnaire, j'éblouis mes fournisseurs par de belles paroles, mais je vous certifie qu'aucun d'eux ne connaît la couleur de mon argent... cela pourrait durer ainsi pendant quelques semaines, ou quelques mois au plus... puis, un beau jour, la défiance s'éveillerait, l'armée des créanciers prendrait les armes, et la débâcle ne se ferait point attendre... j'ai de l'expérience, ma chère Pauline, et je sais personnellement de quelle façon les choses se passent... or, je ne suis plus assez jeune pour trouver ces choses là charmantes et je veux les éviter à tout prix.

Après un silence d'une ou deux secondes, destiné sans doute à donner à la marquise le temps de se bien graver dans l'esprit ce qu'elle venait d'entendre, Lascars continua :

—D'ailleurs il y a urgence ! je dois aviser sans retard, car d'une heure à l'autre, la situation peut devenir pour moi difficile, impossible même, je suis arrivé à Paris avec quelque vingt-cinq ou trente mille livres amassées à grand'peine, j'ai voulu follement doubler ces humbles capitaux, les tripler, les décupler, par la toute-puissante vertu du roi de cœur et de la dame de pique... la dame de pique et le roi de cœur m'ont trahi !... j'ai joué, j'ai perdu, je suis à sec. Vous me regardez d'un air étonné ! reprit Lascars après une nouvelle interruption, vous ne devinez pas encore très bien pourquoi je vous dis tout cela, patience, ma chère marquise, m'y voici. Je ne suis en aucune façon l'homme des goûts simples et des aspirations modestes, la médiocrité me tue, il me faut pour vivre tous les raffinements du luxe, tous les enivremments d'une large opulence, il me faut des millions, et ces millions, je les aurai, j'en suis sûr, car je sais où les conquérir. Ici redoublez d'attention. Il existe dans le nouveau monde une contrée rocheuse et stérile où la terre brûlée par les feux du soleil ne nourrit qu'à grand'peine une végétation rachitique, cette terre, si pauvre en apparence, est en réalité la plus riche du monde entier ! c'est la terre de l'or ! partout ses flancs arides recèlent le précieux métal. Les rochers contiennent de l'or, les torrents roulent des cailloux d'or et le sable lui-même recèle des paillettes d'or innombrables. Ce secret m'a été révélé par un vieux matelot rencontré dans mes voyages et que la mort a surpris au moment où il allait repartir pour ce féérique pays qu'il avait découvert et d'où il serait revenu plus riche à lui seul que tous les rois de l'Europe. Je me suis juré de mener à bonne fin la tâche que le vieux matelot voulait entreprendre, et de réaliser pour mon propre compte son rêve magnifique. J'irai donc au pays de l'or, et j'exploiterai sur une échelle immense ces mines qui n'ont pas même pris la peine de se cacher, comme leurs sœurs, dans les entrailles de la terre, et semblent appeler la main de l'homme pour lui prodiguer leurs trésors. Je suis prêt à faire voile vers ces lointains climats à la tête d'une bande de hardis compagnons à qui j'ai promis la fortune, qui m'ont cru sur parole, et pleins de confiance en mon étoile, me suivront jusqu'au bout du monde. Une fois par delà les mers, l'aventure à laquelle je veux consacrer ma vie ne peut avoir que deux issues, le succès ou l'avortement. Le pays de l'or est plein de dangers ; je succomberai peut-être sous les morsures d'un soleil inclément, peut-être périrai-je dans les luttes quotidiennes qu'il faudra soutenir contre les bêtes fauves, les reptiles et les Indiens ; peut-être mes ossements blanchiront-ils sans sépulture, sur une couche de sable d'or ! Si je réussis, au contraire, si je parviens à conquérir les immenses richesses qui me fascinent et qui m'attirent, j'achèterai là-bas, à beaux deniers comptant, dans quelque féérique contrée de l'Orient, cette terre natale de toutes les voluptés, de tous les luxes, de toutes les jouissances, j'achèterai, dis-je, une province de quinze ou vingt lieues carrées, bien peuplée, fertile en odalisques et en bayadères, et je me donnerai le plaisir d'être sur mes vieux jours un peu roi, ou pacha tout au moins. Dans tous les cas, et quoi qu'il arrive, que je réussisse ou que j'échoue, que je trouve au bout de mon voyage une couronne ou une tombe, vous ne me reverrez plus, vous n'entendrez plus prononcer mon nom, vous serez

enfin, ma chère Pauline, à jamais délivrée de moi. Vous voyez que l'avenir, si sombre pour vous il y a une heure, peut devenir encore lumineux, puisque ma mort ou mon absence éternelle vous donnera la seule chose qui manque à votre bonheur, le veuvage.

Lascars se tut. Après un court instant de silence, madame d'Hérouville prit la parole à son tour.

—Pourquoi vous arrêtez-vous ? demanda-t-elle.

—J'ai tout dit.

—C'est impossible ; je viens de vous écouter avec une religieuse attention et je n'ai compris, je l'avoue, ni le but de votre récit, ni le rapport direct ou indirect de vos projets d'avenir avec l'échange dont vous m'avez parlé tout à l'heure et que vous devez me proposer.

XX

—Vraiment, ma belle marquise, dit Lascars en souriant, vous n'avez pas compris ce rapport ?

—Non, en vérité !

—De vives préoccupations, sans doute, enlèvent cette nuit à votre intelligence la meilleure partie de sa lucidité habituelle, reprit le baron, je vais donc mettre les points sur les i, puisque vous m'y contraignez... Quoi qu'en dise un vieux proverbe, *vouloir et pouvoir*, par malheur, sont loin d'être la même chose. Ainsi, je brûle du désir de m'expatrier et d'aller conquérir au pays de l'or une opulence nécessaire à ma vie, mais il existe certains obstacles matériels qui peuvent entraver absolument la réalisation du plus ardent de tous mes vœux, et je compte sur vous, ma chère Pauline, pour anéantir ces obstacles.

—Quels sont-ils ? demanda madame d'Hérouville d'une voix tremblante.

—Eh ! mon Dieu, ce sont les mêmes qui neuf fois sur dix, en ce bas monde, font avorter les grandes choses, je veux dire l'absence presque absolue du métal qu'un homme de génie a nommé *le nerf de l'intrigue et de la guerre*.

—Il vous faut de l'argent, s'écria Pauline.

—Naturellement, puisque j'en manque.

—Il vous en faut beaucoup.

—Cela dépend du point de vue auquel on se place pour examiner cette question. La somme qui m'est nécessaire, quoique assez ronde en elle-même, n'est qu'une goutte d'eau comparée à certaines fortunes.

—Le chiffre ? demanda madame d'Hérouville avec une fiévreuse impatience, le chiffre ?

—Vous comprenez, ma chère Pauline, répondit Lascars, que je serais un fou si, au moment de me lancer dans une entreprise gigantesque, je n'avais pas tenu à me rendre compte des plus petits détails de cette entreprise. J'ai tout vu, tout examiné, tout calculé par moi-même, et j'ai soumis les moindres dépenses au contrôle d'une rigoureuse économie ; or, voici le résultat de mes calculs. J'emène vingt-cinq hommes avec moi... Chacun de ces gaillards doit recevoir une forte avance avant de se mettre en route, afin de payer quelques dettes et de s'équiper de pied en cap, il me faut en outre nolisier un navire au Havre, le charger d'approvisionnements de toutes sortes et d'outils de toute espèce. Il me faut enfin l'argent nécessaire pour parer aux plus pressantes éventualités, dans le pays lointain où nous débarquerons, avant d'avoir trouvé les gisements aurifères.

—Le chiffre ? répéta Pauline avec une manifeste expression d'angoisse. Au nom du ciel, dites-moi le chiffre ?...

—Rassurez-vous, marquise, il ne dépasse pas deux cent mille livres... répondit nettement Lascars.

Madame d'Hérouville tressaillit de tout son corps et attacha sur le misérable un regard effaré.

—Mon Dieu, oui, continua le baron, pas davantage ! une bagatelle ! et en échange de cette bagatelle, je vous rends votre liberté, m'engageant par les serments les plus solennels à ne repaître de ma vie, non-seulement à Paris, mais en France, non-seulement en France, mais en Europe, et, dussé-je exister cent ans encore, à ne jamais vous donner de mes nouvelles. Vous le voyez, je ne vous trompais pas en affirmant que cet échange est tout entier à votre avantage.